

Nous ne sommes pas mis en cause dans cette étude, mais il est impossible, à notre point de vue, de ne pas faire le partage de la reconnaissance américaine entre les Français et les Canadiens, puisque, à l'époque où M. Finley place cette pénétration de la civilisation en Amérique, les deux ne faisaient qu'un seul élément de force bienfaisante et colonisatrice.

C'est des rives du Saint-Laurent que sont partis ces évangélistes, *robes grises et robes noires*, Marquette et ses compagnons, voués au martyre, à des souffrances sans nom; ces découvreurs et colonisateurs de l'ouest, Joliette, La Salle, Tonty et Duluth. M. Finley le reconnaît, mais nulle part le mot *Canadien* s'appliquant à nos ancêtres n'est prononcé. N'avons-nous pas le droit de réclamer notre part, si honneur il y a? Prenons notre bien où il se trouve; nous n'en aurons jamais trop venant de cette source.

Les pages que M. Finley consacre aux pionniers français témoignent d'une grande impartialité chez l'auteur et d'un esprit généreux. En dehors de la lacune que nous venons de signaler, toute sa thèse s'appuie sur une profonde connaissance de l'histoire du Canada.

C'est ainsi, par exemple, qu'il relate un incident rattaché à la fondation de Montréal, incident peu connu même au Canada. Il fait passer sous les yeux de ses lecteurs la petite mais si émouvante cérémonie qui se déroula un beau jour de 1642, alors que Maisonneuve, le Père Vimont et quelques Français (44 en tout), vinrent s'agenouiller à la nuit tombante devant le Saint Sacrement. Mais comment l'autel était-il décoré? Quels ornements pouvaient bien fournir ces pauvres émigrés, naguère arrivés de France? C'est ici que la narration prend un côté pittoresque. Ils attrapèrent des lucioles (notre mouche à feu), et les liant ensemble illuminèrent l'autel du feu de ces mouches légères, "façon admirable et belle, dit le sulpicien Dollier de Casson (*Histoire de Montréal*), et toute